

Quand, à la « Cloche des vieux » je tuai le dernier ours des Alpes

A. 1958

(RÉCIT RECUEILLI PAR JEAN PERQUELIN)

Le vallon du Bugeon qui d'abord, étroit comme un sillon, se branche sur la grande vallée de l'Arc, à la hauteur de La Chambre, échappe comme bien d'autres en Maurienne à l'attention des touristes. Et pourtant il ouvre une belle page et pour beaucoup inédite de l'album des grandes Alpes.

C'est en effet une belle eau-forte, en cette saison, noire et blanche, qui se déploie au regard quand on le remonte jusqu'au village-terminus de Montgelaffrey. Dès l'étage des vignobles et mieux encore à celui des pâturages et des bois où sur l'ourlet d'un éboulis quelque hameau rassemble une maigre poignée bien serrée de maisons grises, on voit les hautes cimes s'élever vers la verticale et croiser en un prodigieux désordre leurs cimes aiguës comme un faisceau de lances noires, chacune portant en étendard un glacier blafard, un hallon de neige grise ou la toison d'un nuage que le vent met en charpie.

Le silence, souligné par la grande rumeur de l'Arc qui monte de la vallée, et la solitude gagnent à mesure qu'on s'élève par une route toute en boucles et en parapets comme la signature d'un notaire sans que le village de Montgelaffrey en rompe le cristal.

La vie n'y bat qu'à petit bruit, car, à quelques exceptions près, tous les jeunes gens et la plupart des hommes mûrs en sont partis pour passer leurs quartiers d'hiver à Paris. Ils y exercent les métiers de chauffeurs de taxis ou d'écaillers. Pas de meilleures mains pour manier le volant ou ouvrir sans bavures une marenne.

AU RENDEZ-VOUS DES CHASSEURS

« Au rendez-vous des chasseurs ». Comment résister à cette muette invitation, même quand de la chasse et de bien d'autres expéditions on est trop souvent revenu bredouille ?

Il est vrai qu'on avait pour franchir le seuil de cette accueillante auberge d'autres raisons que d'y goûter avec un petit vin blanc sec comme un baiser de vieille fille mais beaucoup plus capiteux, une tranche de ce jambon célèbre jusque dans les bars parisiens, où il aiguise l'appétit et aussi la nostalgie des chauffeurs mauriennais exilés dans le désert d'asphalte de la capitale : nous devions en rencontrer le patron, le sympathique et bien disant Séraphin André, Clément pour ses amis.

● LA SUITE EN 2^{ME} PAGE

A la Semaine Internationale
du Mont
patronnée par le

Nouvelle victoire
dans le slalom

MOLT
mais DUVILLIER
une brillante



M. Séraphin André, qui tua le dernier ours des Alpes.
(Photo "D.L.")

Une heuze de ma vie que je n'oublie pas

● SUITE DE LA 1^{re} PAGE

On nous y reçoit comme on sait le faire en Maurienne, avec une cordialité qui, pour peu que vous le méritiez, n'est que l'antichambre de l'amitié.

LA SIESTE FATALE

Et sans grand préambule, sous le regard un peu railleur de sa digne épouse qui n'a pas l'air de détester la raillerie — on n'est jamais un grand chasseur pour sa femme — Clément commence son récit :

— La bourgeoise a beau dire, mais avant mon séjour à Parla, je peux vous assurer que je lui ai fait manger du lièvre, du coq de bruyère, du chamols, du bouquetin et même, une fois de l'ours.

« Le père Martin, c'était le nom que les Mauriennais donnaient à l'ours au temps qu'il était un personnage important et, au moins quant à sa chair, généralement estimé, a fait l'objet du plus beau coup de fusil de ma carrière de chasseur.

« La date de cet exploit, elle est gravée dans ma mémoire : 13 août 1921.

« Nous avions dans ces parages assez souvent maille à partir avec les ours. Quand le garde-manger des forêts, toujours assez maigre avec ses bûtes, ses bulbes sauvages, ses champignons, l'était par trop, ils s'attaquaient volontiers à nos troupeaux. Je me souviens d'avoir trouvé dans une de leurs caches, 14 têtes de chèvre et 13 de mouton.

« Depuis assez longtemps pour tant, la chronique de leurs déprédations restait vacante quand le matin du 13 août, Célestin Brun, berger du troupeau communal qui faisait paître ses moutons du côté du col de Montjoie, au lieu-dit la « Cloche des Vieux », s'aperçut qu'une bagie manquait. Il se mit à sa recherche et découvrit bientôt d'abord, à demi-enterrée une partie de la carcasse de la pauvre bête et puis plus loin, à côté de débris sanglants, l'auteur du méfait, un ours de belle taille qui,

comme si de rien n'était, dormait sans remords, du sommeil du juste.

A LA « CLOCHE DES VIEUX »

« Le berger assez effrayé n'insista pas. Il ne fait pas bon de réveiller l'ours qui dort surtout quand on n'est armé que d'un bâton. A toutes jambes, il s'en fut alerter les chasseurs du village à près de 3 km, de là.

« Nous partîmes trois, Etienne Drivon, mon père Théodule-André et moi-même. J'étais armé d'un Mauser, un souvenir du front. Etienne et mon père avaient des fusils de chasse. C'est, soit dit en passant, mon père qui m'avait fait faire mes premières chasses. J'avais 12 ans, quand pour la première fois il m'emmena « au chamois ».

« Nous arrivons à la « Cloche des Vieux ». L'ours, car c'était une femelle, était toujours là. Debout et encore somnolente, elle se dodelinait comme une grosse commère qui, la sieste faite, se demande par quel bout elle va attaquer ses besognes ménagères.

« Dès l'approche, mes deux compagnons, pas très rassurés, m'avaient fait prendre la tête. On se coule parmi les parpaings et à une quarantaine de mètres nous ouvrons le feu.

ses énormes griffes. Je tire une saut en hurlant. Ses cris jetèrent la panique dans tous les troupeaux du voisinage. Elle retombe et la voici allongée, labourant le sol de ses énormes griffes. Je titre une seconde fois, un sursaut, un dernier râle et plus rien.

« La « mère Martin » est morte. Une vieille bête comme en témoignent ses dents pour la plupart usées jusqu'aux racines. Nous ne savons pas alors que nos coups de feu avaient marqué le point final du chapitre de l'ours des Alpes. Le grand cadavre de cette aloue — elle pesait, vidée, 137 kilos — qui gisait devant nous était tout ce qui restait d'une race qui longtemps, avait tenu le haut des

grands pavés de nos montagnes. Car, au dire des anciens, il fallait compter au plus juste avec ses représentants. Quand, et c'était un incident banal, un piéton rencontrait un ours sur un sentier, il lui cedait humblement le pas ».

UN OURS QUI AVAIT DU SAVOIR-VIVRE

« Et je songeais, en écoutant Clément que tous les ours n'ont pas sans doute la même débilité de sentiments que ceux de Laponie.

Le Dr Axel Munthe raconte en effet dans son célèbre ouvrage autobiographique le « livre de San-Michele » dont nous n'avons guère le droit de suspecter la bonne foi, sur le compte de ceux-ci, une singulière histoire :

Alors que jeune étudiant en vacances il traversait avec pour guide une jeune lapone une toundra boisée, voilà qu'un ours d'une taille imposante apparut sur la piste qui serpente entre des marécages. Le jeune homme était quelque peu embarrassé sur l'attitude à prendre. Martin, dans ses mauvais jours, à les crocs et les griffes faciles.

La jeune fille en souriant lui fit signe de se ranger à côté d'elle, un peu en retrait du passage. Et quand l'ours, qui continuait à s'avancer, une lueur inquiétante dans ses petits yeux, fut à bonne distance, elle leva ses jupes, lui montrant ce qu'elles dissimulaient de plus secret.

Et l'ours, écrit Axel Munthe sans que sa plume bronche, baissa respectueusement les yeux devant cet étonnant spectacle et passa son chemin comme une bonne bête qui connaît les convenances.

— C'était dit, Mme André en riant, un ours de bonne compagnie, comme on n'en rencontre pas souvent dans la vie. Le nôtre en tout cas était un dur à cuire.

LA VENGEANCE DE LA « MERE MARTIN »

Clément se mit à rire :

— Il faut que je vous dise qu'un boucher de la Chambre s'empressa d'acheter la bête. Il en fit servir quelques grillades au restaurant Daltz à moi et à quelques bons compagnons dont Jean Diernois que vous avez devant vous.

« Bon D... quelle corvée de boucher ! Cette viande avait la consistance, la saveur et le fumet d'une semelle que de trop longues transpirations auraient imbibée. Non à mon pire ennemi je ne ferais manger de la vieille course !

« Cependant notre devoir était d'aider le boucher à se tirer d'affaire. Et devant ses clients éventuels qui se pressaient autour de notre table, nous mastiquions, la sucsu au front, mais avec un entrain simulé, notre grand'mère l'ours, nous nous félicitions mutuellement de l'efficacité de ce plat de roi.

« Une demi-heure après, de la bête, il ne restait à la boucherie, que les griffes.

JEAN FERQUÉLIN